

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 101 (1956)
Heft: 7

Artikel: La pensée militaire soviétique
Autor: Perret-Gentil, J.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-342748>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La pensée militaire soviétique

Depuis plus de dix ans, l'Occident s'est demandé ce que représentait en fait la puissance militaire soviétique. Reléguée en 1919 dans les convulsions de sa révolution, séparée de l'Europe par le « cordon sanitaire » de Clemenceau — la Finlande, les Etats-Baltes, la Pologne, la Hongrie et la Roumanie — l'U.R.S.S. est réapparue vingt ans plus tard comme une des pièces-maîtresses du globe et depuis 1945 comme la seconde puissance militaire du monde, auréolée de sa victoire et forte de son idéologie.

En quelques années elle a presque dominé l'Europe. Depuis la guerre son expansion a eu deux phases bien distinctes ; puis maintenant une troisième ; soit l'Europe, où elle s'est aménagé un glacis de satellites de grande valeur et où elle n'a été stoppée que par le pont aérien de Berlin et la défection de Tito, arrêtant net la propagation des rébellions organisées en Grèce ; l'Extrême-Orient : Chine, Corée et Indochine, où en quelques années elle s'est acquis des situations enviables, mais où comme en Europe elle n'a pu accéder définitivement aux grands océans de la planète, plus ou moins maintenue dans sa masse de terres eurasiatiques ; enfin, la troisième phase, celle de l'Orient, qui est en cours, dont le pivot se situe au Caire et les prolongements en Afrique ; mais la manœuvre est beaucoup plus subtile, non plus par l'entremise de satellites nettement déclarés, mais de puissances simplement « non engagées ». Ainsi recommence le jeu diplomatique des temps qui devaient être clos après les conflits mondiaux.

Cependant, entre l'effondrement de la puissance militaire russe de 1917, moins sur les champs de bataille que par déliquescence interne, et le reflux des forces soviétiques, quatre ans après le choc le plus grave que la Russie a subi au cours de son histoire, il y a un abîme. L'Occident a été habitué entre les deux conflits à considérer la Russie comme une

puissance secondaire, plus portée aux « purges » politiques qu'à l'étude de l'art militaire. Même après son reflux victorieux, on a été amené à estimer la puissance soviétique faite de grandes masses que seules quelques divisions blindées, armées par l'Occident, entraînaient. Et plus récemment encore on a envisagé surtout les 175 divisions soviétiques et les 80 des satellites, toujours comme des produits de masse.

Toutes choses exactes d'ailleurs. Mais subitement, depuis quelques années seulement, une nouvelle mue fait de la force militaire soviétique l'unique rivale de celle que le conflit avait également poussée au premier rang.

Cependant rien n'indiquait le fil conducteur, l'idée-maîtresse d'une telle transformation, car à la base de toutes les réalisations humaines il y a une idée, qui groupe les forces, les coordonne et les infléchit vers le but.

Ainsi rien n'avait encore permis de percer le fond de la « doctrine » russe. Seule pouvait y parvenir une étude excessivement vaste, historique et organique, des forces soviétiques. Or une œuvre vient de voir le jour, dont on peut dire sans ambages, en raison de la richesse de sa documentation et de la rigoureuse méthode d'analyse dans tous les domaines, que l'auteur n'a pu éviter de faire appel aux sources officielles, américaines en l'occurrence.

* * *

L'ouvrage en question, qui fera certainement autorité à l'avenir pour la connaissance des problèmes russes, est intitulé *La doctrine militaire soviétique*¹. Il comporte plus de 400 pages d'un texte poursuivant l'étude de toutes les branches de l'activité militaire, ainsi qu'une bibliographie très étouffée : écrits divers, opuscules, articles de revues et règlements militaires soviétiques ; des études d'auteurs anglo-saxons et allemands ; des interviews d'officiers russes, etc.

Toute cette matière a été judicieusement classée et cataloguée ; l'auteur en présente un ensemble extrêmement vivant,

¹ *La doctrine militaire soviétique* par Raymond GARTHOFF. Traduction française. Librairie PLON, Paris.

dont toutes les parties concourent à la définition de la doctrine soviétique et dont la pensée dominante est particulièrement mise en relief.

L'auteur distingue trois phases bien délimitées dans l'évolution historique : la période du marxisme-léninisme ; celle de la « science militaire stalinienne » ; et enfin l'époque actuelle, dont l'étude s'arrête en 1953. Ainsi la dernière période de l'armée rouge, celle de sa récente modernisation en vue de la guerre atomique, n'y figure pas. Mais il semble bien que cela n'influera pas essentiellement la doctrine, celle-ci ayant été mise au point pendant la dernière guerre ; en outre les immensités des théâtres de guerre soviétiques et le mépris absolu des pertes permettent d'admettre que la dispersion atomique se trouvera déjà en grande partie réalisée et que les effets d'une telle guerre y seront ressentis dans une mesure peut-être assez faible.

La première phase débute avec la révolution. Elle trouve les dirigeants soviétiques dans l'ignorance complète des choses militaires et ne disposant d'aucune doctrine. Ils font face avec des moyens — et pourrait-on dire, des idées — de fortune. Ils en acquièrent une foi absolue dans les avantages de l'offensive et attribuent une grande valeur à l'action des partisans. La doctrine soviétique restera imprégnée de ces deux idées-force. Mais conjointement les chefs conserveront un complexe fait de suspicion, notamment à l'égard des anciens militaires tzaristes, enrôlés, renvoyés et repris ; de crainte de « l'encerclement » par des forces ou puissances étrangères ; et d'une vraie obsession de rechercher des « partisans » dans le camp adverse, provenant de la hantise que celui-ci n'en trouve parmi les classes russes dépossédées.

La deuxième phase va s'étendre sur toute la période stalinienne. Le régime étant assis, le nouveau dictateur s'efforce, et non sans succès, à organiser solidement des forces militaires. Il a recours, tout en s'en méfiant, à l'encadrement de l'ancienne armée. Ainsi la continuité est assurée. La tradition impériale vient s'amalgamer aux expériences de l'armée rouge, dont les hauts faits et les procédés assez simplistes passent au rang

de dogmes, et plus particulièrement les combats auxquels a été mêlé Staline, commissaire politique qui plusieurs fois prit le commandement. L'ancienne armée apporte sa pratique des choses militaires et une science plus approfondie, surtout son goût pour les théories allemandes et par-dessus tout son admiration pour Clausewitz. Celui-ci est adopté par l'armée rouge, ainsi que l'exemple-type de la bataille de Cannes par double enveloppement — alors que, assez curieusement, dès 1940, les Allemands paraissent au contraire s'être ralliés au concept de l'attaque centrale.

Cette période de « la science militaire stalinienne » se poursuit durant toute la guerre. Le dictateur n'a cessé de donner à l'armée une impulsion indéniable ; il a étonné les Occidentaux par la connaissance prodigieuse qu'il en avait ; mais il s'en détournera par la suite. C'est pendant cette phase que la doctrine soviétique s'est réellement forgée. Il y aura lieu de revenir à cette époque pour saisir l'évolution considérable qu'ont subie les forces russes, parvenues ainsi au niveau d'une armée très moderne.

La troisième phase n'est que le prolongement en temps de paix d'un travail en profondeur d'études, d'organisation, de perfectionnements. Le facteur intellectuel grandira dans une forte mesure, ne serait-ce pour preuve que le nombre élevé de revues militaires soviétiques de toutes spécialités citées par l'auteur de l'ouvrage.

* * *

En 1941, l'armée de l'U.R.S.S. est étirée sur toute la largeur du théâtre de la Baltique à la mer Noire, et au plus près des frontières. Les armées sont décentralisées au profit des commandements moyens. Les dépôts importants sont à proximité des forces et de même les réserves. Il n'existe pas une puissante réserve stratégique permettant une contre-manœuvre de grande envergure. Qui plus est, l'armée soviétique est surprise — Staline pensait disposer encore de six mois — en flagrant délit de passage de l'occupation de la « ligne Staline » à celle

des territoires nouvellement acquis. En quelques mois elle perd plus de deux millions d'hommes et environ les trois quarts de ses avions et de ses chars, il est vrai de modèles périmés. Après coup les chefs soviétiques ont prétendu que la retraite avait été ordonnée et conduite. Or il semble bien, d'après les nombreux témoignages rassemblés par l'auteur, qu'il n'en fut rien.

Le redressement sera d'autant plus remarquable. Les boues d'automne, puis les grands froids ; la combativité du soldat russe et la défense acharnée de certains secteurs y contribuent grandement. Mais surtout une vue beaucoup plus claire des choses s'établit. En pleine bataille pour la défense de Moscou, Staline refuse des renforts afin de ne pas amoindrir la grande réserve stratégique qu'il mettra un an à constituer et n'engagera réellement que pour la vaste contre-offensive de Stalingrad. Un travail intense de préparation est accompli, portant dans tous les domaines. En deux ans il semble que l'armée rouge ait subi un renouvellement complet. Certes tous les éléments théoriques de cette préparation n'étaient pas inconnus. Mais il y manquait une mise au point pratique et une foule d'ajustements et de perfectionnements qui surgirent sous l'empire de la nécessité.

La contre-offensive de Stalingrad, après que les Allemands se furent engagés à fond, apparaît comme la manœuvre-type de la grande bataille soviétique. Elle fut montée sur une largeur initiale d'environ 600 km et comportait la mise en œuvre conjuguée de quatre « fronts » offensifs. Le « front » représente le concept soviétique d'une formation opérationnelle à forces et compositions (parfois à base de cavalerie) variables, correspondant au groupe d'armées. En six semaines furent réalisés deux fois, si ce n'est trois, un double enveloppement avec encerclement final. Les attaques principales étaient conçues de manière à disposer d'une supériorité allant jusqu'à sept contre un. Le jeu des réserves était calculé pour alimenter les progressions par une « saturation » constante sur une profondeur de plusieurs centaines de kilomètres.

Enfin les efforts étaient nuancés tour à tour sur les périmètres intérieur et extérieur de l'encerclement, ceci aussi bien dans le temps que par la composition des troupes attaquantes.

L'auteur donne d'autres exemples de cette bataille-type, dont quelques-uns eurent une ampleur que ne semblent pas avoir atteinte les manœuvres allemandes du début. Les Soviétiques estiment que leur victoire de Stalingrad surclasse nettement l'exemple classique de celle de Cannes. — Toutefois, il faut remarquer que les Allemands s'étaient mis dans la position désavantageuse, un front presque à angle droit, la pointe à Stalingrad, qui devait leur en faire subir les conséquences les plus catastrophiques.

* * *

L'auteur de ce livre ne s'est pas borné à l'évocation de ces faits historiques, dont les principaux sont mentionnés ici afin d'en souligner l'importance primordiale. Il s'est attaché, selon ce fil conducteur, à dégager toutes les conceptions soviétiques, dans toutes les phases de la lutte et pour toutes les armes. Cet immense travail permet des comparaisons avec les points de vue des puissances occidentales. Et on arrive à ce résultat, quelque peu paradoxal, que les différences sont somme toute restreintes. Certaines prescriptions soviétiques rappellent même étonnamment celles des anciens règlements français, mais l'auteur semble ignorer toute influence française dans l'art de la guerre. Cependant ces différences donnent à la doctrine soviétique son originalité. Les plus marquantes peuvent être résumées de la manière suivante, en rappelant tout d'abord celles découlant de la manœuvre-type de Stalingrad :

- amplitude de la manœuvre ; en général deux attaques principales ; double enveloppement et encerclement ; supériorité absolue réalisée uniquement au profit des attaques principales ; profondeur de la manœuvre ;
- primauté de l'offensive sur toutes autres formes d'opérations, qui ne peuvent être que temporaires ;

- morcellement des forces ennemis encerclées et leur destruction « en détail » ; ce dernier principe étant appliqué dans toutes les situations, même sur le plan politique à l'égard des nations ;
- primauté de l'infanterie, en faveur de laquelle coopère la totalité des autres armes ; rejet catégorique du concept d'une « arme unique », chars, artillerie ou aviation ;
- importance considérable du rôle des partisans, même leur participation combinée aux opérations et, d'une manière constante, à la recherche du renseignement ;
- défensive mobile, les contre-attaques devant posséder la vigueur des attaques dans l'offensive.

Parmi les points plus spécifiquement russes on peut citer certaines façons d'envisager les choses :

- « L'esprit d'activité » doit régner à tous les échelons ; cependant l'initiative qui est laissée aux exécutants reste excessivement faible, tandis qu'elle devient d'autant plus accusée au commandement suprême ;
- il est spécifié trois niveaux : tactique, opérationnel et stratégique ; le premier s'élève jusqu'aux corps d'armées, qui ont d'ailleurs tendance à disparaître, et aux armées ; le second concerne les grandes formations supérieures, essentiellement les « fronts » ; enfin, le troisième est exclusivement du ressort du haut-commandement : état-major général et, en temps de guerre, « stavka » (G.Q.G.). Cette classification ne manque pas d'être pratique, surtout en raison de l'immensité des théâtres eurasiatiques ;
- groupement en divisions et même en corps d'armée (du moins partiellement), des blindés et de l'artillerie, toujours semble-t-il dans le but de pouvoir asséner de gigantesques coups de boutoir ;
- une conception schématisée de poursuite « parallèle » à la direction générale de retraite de l'ennemi, avec enveloppements par côtés alternés, présentant un réel intérêt.

Enfin, il faut encore relater dans la littérature russe, de petits tableaux à deux ouvertures, où s'inscrivent pour une

manœuvre l'essentiel des actions des différents éléments y participant ; d'une manière générale les Russes ont acquis une méthode, qui se retrouve dans leurs règlements, de fragmentation du déroulement des opérations, ayant l'avantage de la simplicité et le sens des points saillants ; leurs croquis, certains uniquement didactiques, sont frappants de clarté.

La mise au point de la doctrine de l'armée rouge sous l'effet de terribles nécessités, présente un aspect certainement impressionnant. On peut conclure que toutes les phases de son existence depuis sa naissance en 1917, de même que ce qu'elle a repris de la tradition impériale, lui ont fourni des apports précieux, et pour ainsi dire toujours à point voulu. Et ils se sont fondus harmonieusement. A son triple point de vue stratégique, opérationnel et tactique, la doctrine a élaboré une sorte de type d'opération ou de bataille, néanmoins un peu immuable. Les exemples de la dernière année de la guerre sont presque moins probants, malgré la décomposition des forces allemandes. La guerre gagnait un théâtre plus resserré et en partie plus mouvementé. La doctrine soviétique serait-elle donc spécifiquement celle des grands espaces plats ? Son type de bataille, que la victoire incite à renouveler, se modifiera-t-il ?

* * *

On ne peut terminer sans revenir sur deux points importants :

Comme il l'a déjà été indiqué, cette étude a été mise à jour en fin de 1953. Ainsi il lui manque le principal de la dernière évolution des forces soviétiques, qui en fait l'équivalent des armées les plus modernes, passant du concept de masses à celui de forces techniquement évoluées, où les facteurs quantitatif et qualitatif ont été intervertis. Au moment où l'étude a été arrêtée on ne peut encore apercevoir ni l'aviation de bombardement stratégique et les engins et projectiles nucléaires ; ni l'amélioration généralisée des armes, particulièrement la motorisation et la mécanisation de l'infanterie ; ni les perfectionnements et les renforcements apportés dans toutes les autres. Cette évolution vient, en effet, de trouver sa sanction normale dans l'allégement numérique

des forces. Mais encore une fois la doctrine d'emploi n'en paraît pas affectée. Elle a pris sa forme mûrement réfléchie et les formules sont fixées pour les différentes armes ; seuls les moyens se sont modernisés.

Le second point que les événements récents mettent particulièrement en lumière est celui de la guerre des partisans, un des éléments peut-être déterminants de la victoire russe. Cette étude générale en traite, le définit dans ses grandes lignes et délimite son domaine. Il semblerait toutefois que davantage d'importance eût pu lui être accordée. Or, les questions soviétiques attirant de plus en plus l'attention, un autre ouvrage, anglais, parvient au moment voulu pour souligner cette importance². Cette œuvre moins rigoureusement ordonnée n'en ouvre pas moins un large horizon sur le développement énorme donné par les Russes à l'activité des partisans, et qu'ils n'ont fait eux-mêmes, quant à la doctrine, que de reprendre des enseignements de Mao Tsé Toung dans sa longue lutte contre les Japonais.

Des règles pour ainsi dire scientifiques de la guérilla ont été établies. Elles paraissent valables aussi bien pour des éléments russes sur sol national que pour des partisans « idéologiques » à l'extérieur. On y suivra également avec le plus grand intérêt les résultats remarquables qui ont été obtenus quant à : la paralysie des forces adverses ; une contribution de première valeur au profit du service de renseignement à tous les échelons, avec la certitude absolue d'obtenir les informations désirées ; et même des opérations combinées à l'échelle opérationnelle avec les forces régulières, la liaison à cet effet s'établissant au niveau le plus élevé du commandement.

En outre, la déduction en a déjà été tirée qu'il s'agit là d'une forme nouvelle de la guerre, peut-être la plus spécifiquement anti-atomique par sa dispersion constante.

J. PERRET-GENTIL

² *Guérilla et contre-guérilla* par le général de brigade G. A. DIXON ; traduction française du lt.-colonel Michelet-Charles-Lavauzelle, Paris.